

# Ateliers: Comment organiser la collaboration entre chercheurs et praticiens?

## Atelier A: prof. Marianne Leuzinger-Bohleber et prof. Jutta Menschik-Bendele

*Les uns sont effarouchés par la recherche, les autres demeurent loin de la pratique – mais ces deux groupes sont curieux. Une exhortation au rapprochement*

Un groupe relativement important (40 personnes) s'est retrouvé dans la salle d'escrime du Palais Ferstl, pour participer à l'atelier modéré par mesdames Marianne Leuzinger-Bohleber et Jutta Menschik-Bendele. Thème: les possibilités de collaboration entre praticiens et chercheurs. Le lieu était bien choisi, car à certains moments les tentatives faites pour surmonter le fossé séparant pratique psychothérapeutique et recherche institutionnelle ont ressemblé à des attaques / contre-attaques au fleuret, même si grâce à "l'arbitre" (madame Leuzinger-Bohleber) ce sont finalement le rapprochement et la réconciliation qui ont dominé. Il fallut être flexible, pour accorder aux différents souhaits et besoins l'espace et le temps nécessaires. Les sièges étaient arrangés en un cercle qui a servi de base à une communication ouverte et madame Menschik-Bendele a réussi à guider le débat de manière à ce qu'il soit bien structuré.

Les participants à l'atelier ont exprimé de nombreux souhaits et questions, le contenu variant autant que leurs professions d'origine. Trois groupes de thèmes ont été abordés à plusieurs reprises: 1. la contribution que la

pratique peut apporter à la recherche, 2. le sens de la recherche pour la pratique et 3. la médiation (méthodique) entre les intérêts des chercheurs et ceux des praticiens.

Ces thèmes ont été approfondis à partir des questions posées par les praticiens, alors que madame Leuzinger-Bohleber définissait sa position, formulait des propositions et présentait des exemples, tout en répondant aux questions.

*Qu'est-ce que la pratique peut offrir à la recherche?*

Le travail thérapeutique pratique permet d'accumuler tout un trésor d'expériences et de données (non-analysées); ceci provoque chez de nombreux praticien/nes un besoin de voir ces connaissances traitées scientifiquement et transmises. Et pourtant, durant l'atelier, la question de savoir ce que la pratique peut offrir à la recherche a été formulée sur un ton sceptique et l'on a senti que d'aucuns ne savent pas trop comment s'y prendre sur le plan méthodique. A également été soulevé le problème de la pertinence pour la recherche scientifique des questions pratiques soulevées par le processus thérapeutique individuel – et importantes à ce niveau. Certaines craintes par rapport à la recherche font se demander s'il vaut la peine d'étudier systématiquement la pratique.

*Qu'est-ce que la recherche peut offrir à la pratique?*

Certains participants ont souligné la pression exercée par ceux qui financent (en partie) les traitements (caisses maladie) et par les exigences en matière de garantie de qualité posées à des écoles en situation de concurrence; ce besoin de se justifier ne peut être contré que sur la base de données scientifiques. A ce niveau, des craintes sont exprimées, concernant les investissements requis par la recherche et en particulier par la recherche qualitative. Le fait que les exigences des chercheurs (c'est-à-dire celles posées par le paradigme dominant de la démarche objective) dépassent de beaucoup les ressources en temps et en moyens financiers dont disposent les praticiens a été mentionné à plusieurs reprises. De plus, en s'engageant plus au niveau de la recherche on risque de s'éloigner de la pratique: il est difficile de jouer le double rôle de chercheur et de praticien. Ceci soulève également la question de la manière dont les données personnelles des client/es doivent être traitées, puisqu'un intérêt scientifique ne doit en aucun cas violer leur sphère intime.

Les questions pratiques débattues eurent surtout trait à la procédure méthodique, perçue comme un ensemble d'outils scientifiques qui doit être adapté au processus thérapeutique et aux questions pertinentes dans son contexte.

Les chercheurs, quant à eux, demandèrent pourquoi les praticien/es réagissent si peu à leurs projets – par exemple, le taux de questionnaires renvoyés lors d'une enquête demeure très bas. La recherche est souvent perçue par les praticiens comme quelque chose d'étranger à leur travail (et qui prend du temps); il faudrait qu'elle soit saisie en tant qu'offre permettant aux deux groupes de mieux se comprendre.

*Où la pratique et la recherche peuvent-elles se rencontrer?*

Madame la prof. Leuzinger-Bohleber considère qu'une réflexion menée au sujet de la pratique thérapeutique, et en particulier dans le cadre de la supervision, doit pouvoir servir de base à une recherche proche du travail concret, adaptée à celui-ci, pouvant être mise en oeuvre et visant certains objectifs. Créer des espaces dans lesquels cette réflexion peut être menée permet à la fois de rendre le travail pratique plus fructueux et de contribuer à la recherche scientifique, car si cette démarche réussit elle permet de lancer une meilleure perception des questions pertinentes par rapport à la recherche.

Compte tenu du fait que la psychothérapie a son prix, il faut aussi examiner le rapport coût-bénéfice; mais cet aspect ne doit pas servir de critère d'évaluation de l'efficacité des différentes écoles de thérapie. En effet, les critères en rapport avec la garantie de qualité doivent être définis au sein des différentes écoles et si des comparaisons sont faites (différents facteurs efficaces), elles devraient l'être dans le contexte d'études très différenciées.

Une recherche proche de la pratique, utilisant des méthodes low-tech – ce qui permet d'établir des connexions entre le savoir acquis dans la pratique et les connaissances dont disposent les experts – doit permettre de combler le fossé séparant les deux groupes. Elle doit encourager à chercher par curiosité et même à entreprendre des démarches situées hors des sentiers battus de la tradition scientifique. Il reste qu'une réflexion menée en commun par chercheurs et praticiens peut être très profitable aux uns comme aux autres.

*Hedwig Wöfl*

## Atelier B: PD Franz Caspar et prof. Walter Pieringer

*“Les praticien/nés peuvent faire de la recherche!” – Rapport concernant l'atelier Caspar/Pieringer*

Les deux modérateurs de cet atelier étaient le prof. Walter Pieringer (Directorat de l'Institut für Medizinische Psychologie und Psychotherapie, Université de Graz) et Franz Caspar (PD, Institut für Psychologie, Université de Berne). Le nombre de participants s'élevant à moins de 10, il ne fut pas nécessaire de constituer de petits groupes. Au début de l'atelier, on se mit d'accord pour se concentrer sur les deux points suivants:

- une discussion modérée par les responsables devait permettre d'élaborer une sorte de projet de recherche modèle (“évaluation de la propre pratique – du besoin/de l'intérêt cognitif à la tentative de catamnèse”), à titre “d'exercice” permettant de voir comment fonctionne la recherche (à ce propos, le prof. Pieringer souligna que la recherche ne se déroule pas “comme sur des rails”, mais que c'est l'évolution et le renouvellement constant de l'intérêt la motivant

- qui la rend vivante; en bref, le chercheur doit se demander “qu'est-ce qui me motive?”);
- collection et discussion de propositions concrètes de projets, l'office de coordination de la recherche en psychothérapie étant disposé à servir de médiateur et d'intermédiaire dans l'établissement de contacts.

Concernant le premier point – et du fait que le temps à disposition s'avéra trop court –, on dut se contenter d'élaborer une esquisse simplifiée; par contre, en rapport avec le deuxième point de nombreuses propositions de projets furent rassemblées, que caractérisent leur diversité et leur richesse. En fait, pratiquement chaque participant/e présenta sa propre proposition (une réponse adéquate à l'expression utilisée par madame Leuzinger-Bohleber – “effarouchés par la recherche, mais tout de même curieux” – qui présenta une contribution au symposium durant cette même journée). Les thèmes proposés au niveau “pragmatique” sont pour la plupart en rapport avec des domaines proches de l'activité pratique des participants, mais la majorité des propositions

sont de type "étude définie de l'extérieur" (évaluation en tant que "mandat" attribué aux praticiens – par ceux qui influencent leur travail au niveau des lois ou des institutions ou qui financent les traitements).

Les thèmes suivants ont été présentés et débattus:

- (1) garantie de qualité en psychothérapie;
- (2) évaluation des filières de formation en psychothérapie (recherche en matière de formation);
- (3) évaluation de la propre pratique psychothérapeutique ("qu'est-ce qui produit un effet, dans mon travail, au niveau des traitements que je mène?");
- (4) évaluation pratique de psychothérapies menées en milieu hospitalier;
- (5) élargissement des approches caractérisant les différentes écoles et évaluation;
- (6) motifs poussant les candidat/es ayant passé le propé à choisir une méthode "efficace".

Concernant le projet décrit sous (2), monsieur Caspar décrit la formation en thérapie du comportement offerte en Suisse et résuma la recherche en matière de formation effectuée sur le plan international. Le débat se concentra en particulier sur la question de savoir si le fait que les candidat/es se déclarent "satisfait/es" d'une formation fournit des indications quant à la qualité réelle de cette dernière. Concernant le projet (3), on s'interrogea sur le degré auquel il est possible d'évaluer des procédures ou un style thérapeutique de type éclectique, intégrant et associant des techniques empruntées à différents paradigmes.

La question centrale que posèrent presque tous les participants aux co-moderateurs de l'atelier, en rapport avec les propositions de projets, fut: peut-on élaborer des projets de recherche et d'évaluation en dehors des institutions ou, en d'autres termes, est-il réaliste d'espérer réaliser ces projets dans de telles conditions? Les co-moderateurs répondirent que de nos jours, la recherche

menée "en combat individuel" n'est plus possible; il faut au contraire pouvoir échanger savoir et expériences avec des collègues et des experts et établir des réseaux entre les personnes intéressées et engagées (dans ce contexte monsieur Caspar mentionna les travaux organisés aux Etats-Unis pour étudier des cabinets collectifs: des exemples réussis de recherche basée sur la mise en réseau de praticien/nes).

Pendant le reste de l'après-midi, les modérateurs de l'atelier répondirent à des questions d'ordre empirico-méthodologique, ce qui permit aux participants d'établir des connexions entre le second point prioritaire (propositions de projets) et le premier (étude-modèle). Les questions eurent trait en particulier aux problèmes de randomisation et d'échantillonnage (nombre optimal / suffisant), au concept du renforcement des effets, au choix d'instruments psychométriques et à sa justification, à des aspects touchant à l'économie et à l'écologie des tests, aux méthodes alternatives se substituant au questionnaire traditionnel (ex., goal attainment scoring, feuillets remplis par les clients, etc.), ainsi qu'aux développements récents dans le domaine de l'évaluation de tests sur la base de systèmes informatisés.

Il reste à espérer que cette manifestation – qui a eu lieu début novembre 97 à Vienne – aura permis de fournir des impulsions correspondant au mandat confié à l'office autrichien de coordination de la recherche en psychothérapie; espérons aussi qu'à moyen terme, elle va contribuer à intensifier l'intérêt porté à la recherche, ainsi que les démarches entreprises dans ce domaine et surtout qu'elle va fournir aux thérapeutes pratiquant en Autriche de meilleures raisons de s'identifier avec les travaux entrepris.

*Mag. mag. Dr. Martin Voracek  
Office autrichien de coordination de la recherche  
en psychothérapie*

## Atelier C: prof. David Orlinsky et prof. Elisabeth Jandl-Jager

Au début de l'atelier, madame Jandl-Jager résuma brièvement les quatre principales contributions. Les participants au débat l'ayant demandé, l'appartenance des orateurs à différentes écoles et le domaine de leurs activités pratiques furent également mentionnés. Le prof. Orlinsky fournit un bon aperçu de la manière dont il travaille avec des patients, ainsi que de son parcours personnel, au cours duquel il devint thérapeute praticien et 'enquêteur devant l'Eternel'. Le modèle de Caspar comprend de nombreuses variables jouant un rôle important en psychothérapie; il fut immédiatement critiqué par une participante qui pense que les résultats de ses travaux sont assez minces, comparés à l'abondance de variables prises en compte. Selon elle, ces résultats ne permettent pas de se faire une image de la personnalité des patients; des études devraient être menées qui reflètent l'expérience, les émotions et les perceptions des patients.

La théorie – ou, comme le dit Caspar, toute une série de variables – guide le chercheur; mais il ne s'agit pas de

la théorie dont les praticiens ont besoin. Il faudrait en outre que son aboutissement montre au chercheur comme au praticien quels sont l'objectif et la signification de la recherche. Une participante demanda quelles sont les visées de la recherche en psychothérapie; ne pourrait-elle pas également être motivée par d'autres intérêts, comme par exemple celui d'être mieux acceptée par les caisses maladie ou dans l'univers académique, et pourrait-on ainsi avoir une influence sur la société? Le prof. Orlinsky répondit que dans la mesure où les moyens financiers mis à disposition sont bien inférieurs à ceux consacrés à la recherche dans le domaine médical, le meilleur argument utilisé pour justifier la recherche ne peut être que celui du plaisir qu'y prend le chercheur et de sa curiosité. Il pense que le pas conduisant d'une naturelle curiosité à des activités de recherche n'est pas très grand et bien que l'on fasse un tabou de la notion de plaisir ludique, il ne peut qu'encourager les praticiens à faire de la recherche par plaisir. De plus – comme

l'ajouta madame Jandl-Jager – une certaine curiosité envers les patients devrait être l'un des aspects qui motivent les psychothérapeutes à exercer leur profession. Une praticienne répliqua qu'en ce qui la concerne, elle trouve beaucoup plus difficile de développer un intérêt pour la recherche que de s'intéresser à ses patients.

Il faut aussi être conscient du fait que chaque praticien/ne ne dispose pas des ressources nécessaires (temps et moyens financiers) pour pratiquer la recherche. C'est dans ce sens que monsieur Orlinsky proposa d'envisager la création d'une "coopérative" regroupant les praticiens qui s'intéressent à la recherche: toutes les études ne requièrent pas un important budget et il serait plus simple de collaborer avec d'autres personnes.

Un autre problème qui préoccupe les praticiens est celui de l'accès à des publications présentant des synthèses. Il semble que nombre d'entre eux souhaiteraient se procurer ce genre d'articles, mais ne peuvent le faire aisément – mis à part le fait qu'il existe peu de contributions de ce type.

Une participante au débat exprima le souhait que des personnes travaillant, par exemple, au sein des universités se chargent de rédiger ces synthèses, pour éviter que les comptes-rendus n'accordent une importance unilatérale à un camp ou à une école de thérapie. Un autre exemple: une praticienne souhaite qu'on l'aide à trouver des articles ayant pour sujet le débat international

en matière de standards de sécurité en psychothérapie. Elle se plaint de ce que les résultats des travaux de recherche sont très difficilement accessibles aux praticiens. Le prof. Orlinsky demanda que les universités offrent un soutien au niveau de la recherche de documents parmi le nombre élevé de publications, une offre de prestation qui est en fait – comme l'indiqua madame Jandl-Jager – comprise dans le mandat confié en 1996 à l'office autrichien de coordination de la recherche en psychothérapie.

On proposa également de mener des enquêtes précises, permettant de tirer au clair les souhaits des praticiens et les projets qui les intéresseraient. En vue de promouvoir la recherche, un groupe de chercheurs pourrait contacter des praticiens et leur fournir des informations; ceci permettrait de créer des groupes locaux de recherche. En fait, cette offre existe déjà: l'Österreichischer Bundesverband für Psychotherapie s'efforce de promouvoir la recherche parmi les praticiens.

En guise de conclusion, le prof. Orlinsky présenta les brèves remarques suivantes: nous pourrions tous continuer à être irrités et frustrés par les résultats des études, mais nous pourrions aussi dire "Oh, les chercheurs ont bien besoin qu'on leur fasse parvenir des idées et propositions qui leur permettront de travailler mieux!".

*Dr. med. Heidi Zesch et Christian Kienbacher, étudiant en médecine*

## Atelier D: prof. Gerd Rudolf et prof. Marianne Springer-Kremser

L'atelier devait être consacré au thème de l'organisation de la collaboration entre chercheurs et praticiens, mais les participants eurent peine à y venir car ils étaient encore en train de réfléchir aux quatre contributions présentées peu avant (sujet: *comment* la recherche en psychothérapie doit-elle se faire?)

Les psychothérapeutes établis et les candidats à la formation présents lors de l'atelier saisirent l'occasion de poser des questions à madame Springer-Kremser et à monsieur Rudolf – oubliant quelque peu le thème prévu. Le prof. Rudolf expliqua donc le système OPD et répondit aux questions que lui posèrent quelques participants en rapport avec leurs propres projets de recherche (motivation à entreprendre une thérapie, intégration de différentes techniques dans un ensemble théorique ou identité professionnelle des psychothérapeutes).

Un participant rapporta qu'après avoir effectué une évaluation d'un service psychosocial, il avait perdu certaines illusions au sujet de la collaboration entre chercheurs et praticiens. Selon lui, les collaborateurs de ce genre de service souhaitent que la recherche serve à justifier leur travail et à le montrer sous son meilleur jour. Ceci alors qu'il avait imaginé que son étude pourrait servir à fournir des impulsions permettant d'améliorer la pratique quotidienne des collaborateurs du service.

Un psychothérapeute travaillant dans son propre cabinet confirma indirectement ce qui venait d'être dit en demandant impérativement que la recherche en psychothérapie serve à démontrer l'utilité de cette dernière en rapport avec des problèmes sociaux (toxicomanie, par ex.); il voudrait qu'elle produise des résultats qui puissent être présentés au grand public et aux caisses maladie. Il lui semble également important que l'on aide les patients à saisir l'efficacité des traitements psychothérapeutiques. D'autres participants répliquèrent que si l'on se concentre sur la satisfaction des patients (perçus comme des clients) et qu'on n'accepte pas que d'autres moyens peuvent apporter un changement et qu'ils sont tout aussi efficaces que la psychothérapie, on risque d'échouer rapidement en tant que thérapeute. De plus, le patient qui est très satisfait de son thérapeute est peut-être simplement en train de l'idéaliser.

Grawe<sup>1</sup> a diffusé l'idée qu'il est possible de distinguer les procédures efficaces des autres; les instances finançant les traitements en ont eu vent et ont réagi en exigeant que la recherche fournisse les données requises. La prof. Springer-Kremser pense qu'il est légitime que l'on exige certaines preuves, puisque ce sont les

<sup>1</sup> Grawe K, Donati R, Bernauer F (1994) Psychotherapie im Wandel. Von der Konfession zur Profession. Göttingen, Hogrefe.

deniers publics qui sont dépensés. La manière dont sont formulés indication, rapport en cours de processus et rapport final, ainsi que la réflexion accompagnant la démarche, doivent servir à garantir la qualité. Monsieur Rudolf est également partisan d'une gestion de qualité menée au niveau du cas individuel; la supervision devrait permettre aux thérapeutes de s'assurer qu'ils travaillent correctement. En plus, des mesures pré-post en rapport avec la qualité de vie, les symptômes et le vécu subjectif du patient devraient être intégrées à la démarche.<sup>2</sup> Il souligna que la recherche ne se fait pas dans un vacuum et qu'il est bon d'être conscient du fait que d'aucuns tentent d'instrumentaliser cette dernière. Concernant l'association de différentes approches dans le contexte du travail mené par le thérapeute, il faudrait que celle-ci se fasse en syntonie avec le moi; il faut aussi éviter d'imposer au patient des changements qui pourraient provoquer son irritation.

Toujours selon monsieur Rudolf, il vaut mieux acquérir une identité en tant que thérapeute dans le cadre d'une seule méthode, pour ensuite éventuellement élar-

gir son champ vers d'autres méthodes, plutôt que de se former à des techniques appartenant à différentes méthodes, qui seront ensuite appliquées en fonction des troubles dont souffrent les patients.

Un participant formule l'hypothèse que la prochaine génération de psychothérapeutes tendra moins que la présente à suivre une formation auprès de différentes écoles. En effet, la loi en matière de psychothérapie a contraint les associations à institutionnaliser leurs curriculums, tout en posant des exigences plus élevées (temps et finances) aux candidats. Cette évolution pourrait donner naissance à des psychothérapeutes faisant montre d'une grande loyauté envers leur école et d'une tendance à l'orthodoxie.

Ceci incita le groupe à présenter ses remerciements (quelque peu grognons) au prof. Rudolf, en rapport avec les effets de la loi autrichienne en matière de psychothérapie. Ce dernier, quant à lui, souhaita aux membres du groupe de cultiver le plaisir de la découverte et la curiosité – c'est ainsi qu'ils pourront observer comment notre profession fonctionne.

<sup>2</sup> Rudolf G (1991) *Die therapeutische Arbeitsbeziehung*. Springer, Berlin Heidelberg New York Tokyo.

*Dr. med. Heidi Zesch et Christian Kienbacher,  
étudiant en médecine*